

SOMMAIRE.—La planète inhabitable.—La veillée.—La rente viagère.—Le festin des Jeunes Frances.—Jean et Sébastien Cabot.—La tenure seigneuriale en Canada.—Industrie.—La Revue Française.—Des associations.—Histoire de la semaine.

POÉSIE.

La Planète inhabitable.

Si l'on jette un regard sur le double hémisphère,
On voit bien que la vie est difficile à faire ;
C'est un rude travail du début à la fin !
Depuis le cap de Horn jusqu'au pic de Baffin,
Des vallons de l'Atlas au golfe de la Table
Examinez la Terre, elle est inhabitable !

Ne parlons pas du Nord ; les hommes condamnés
À vivre sur le sol où leurs pères sont nés,
Bien qu'admirant la pluie ou la neige qui tombe,
Disent tous que ce Nord est une immense tombe,
Un enfer à la glace, où les pâles humains
Passent leur triste vie à réchauffer leurs mains :
Dieu, d'abord, concéda, sous de froides haleines,
Leurs terres aux ours blancs, et leurs mers aux ba-

laines ;
Le Nord ne fut pas mis au monde, assurément,
Pour le frileux mortel créé sans vêtement ;
L'homme enclin à l'erreur, prompt à changer de place,
Usurpa le domaine envahi par la glace,
Contraria le ciel, renia le soleil,
Dit un adieu stupide à l'Orient vermeil,
S'éprit des blancs frimas arrondis en coupole,
Et se chaussa de neige, en se coiffant du pôle.

Laissons-le vivre en paix sur le glaçon uni,
Et ne l'insultons point ; il est assez puni !

Or, en nous éloignant de la zone polaire,
Parcourons les climats que le soleil éclaire,
Et que le voyageur nous peint comme si doux
Depuis le Var français jusqu'aux fleuves indous.

Gènes me plairait fort, mais il faut que Dieu daigne
Donner un peu de grâce à son roi de Sardaigne,
Prince trop soupçonneux, qui d'un ennui mortel
Tourmente l'étranger dans son paisible hôtel.

L'Italie est trompeuse, et belle en apparence ;
Venise est un torabeau ; l'ise un désert ; Florence
Est un Paris toscan, et tout l'amour de l'art
Ne détruit pas son froid, sa pluie et son brouillard.

Rome appelle le monde aux pieds de sa statue,
Mais la fièvre d'accès la maigrit et la tue,
Et sans les dessécher, les trésors des Latins
Se sont tous mis à sec sur les marais Pontins.

Naples, sirène brune, à Baïn nous enchante ;
Elle a de doux parfums, elle a le flot qui chante.
Mais, là, le Sybarite, un matin, étonné,
S'éveille avec dix pieds de cendres sur le nez,
Et vingt siècles après, ses os couverts de rouille
Sont extraits par un roi de quelque noble fouille,
Et mis, sous étiquette, au muséum savant
Pour égayer les sots qui passeront devant.

Un doux charme descend sur Malte ou la Sicile ;
Mais qui consent à vivre étouffé dans une île ?
L'air vous manque, en songeant que sur tout l'horizon
L'Océan guichetier vous écroute en prison.

Le pays des grands rois et des grands architectes,
L'Égypte, n'a gardé pour nous que ses insectes,
Et montre, sur des bords autrefois si vantés,
Les sept fleaux de Dieu par Moïse inventés.
Malgré toi, savant Clot, qui pour l'Égypte plaides,
Les femmes des harems y sont noires, mais laides ;
Les hommes, le front bas, y marchent en troupeau,
Et le vent au désert leur boucano la peau !

L'Afrique intérieure est un pays céleste ;
Mais le fauve lion et le tigre au pied lesté
Ont conquis cette zone et ne la cèdent pas.
L'homme sur la limite à peine fait un pas
Que tous les monstres noirs, mis sous cloche dans
L'arche,
Accourent, crins au vent, et lui ferment la marche.
Dieu n'a fait le soleil, n'a courbé les rameaux,
N'a semé le gazon que pour les animaux.
Le lion règne en roi dans ce vaste domaine ;
Libre de nos soucis, sa grandeur s'y promène ;
C'est pour lui que l'Afrique a ces arbres épais
Qui versent la fraîcheur, les parfums et la paix :
Il trouve au pied des monts la grotte familière
Que le ciel tapissa de velours et de lierre ;
Il trouve le beau lac couronné de roseaux
Où s'étanche sa soif dans de limpides eaux :
Quand la faim à ses flancs vient attacher des ailes,
Il choisit son festin dans un vol de gazelles ;
Il mange la chair fraîche, il boit le sang vermeil,
Et, sa griffe léchée, il dort d'un doux sommeil :
Jamais sur son poitrail, éternellement sain,
Ne chemine à tâtons le doigt d'un médecin :
Sur lui, la volupté ne creuse point de traces :
Comme un roi chevelu des primitives races,
Il voit autour de lui bondir des nouveau-nés
Qui se portent fort bien sans être vaccinés,
Et ce vieillard robuste, à son heure dernière,
N'a pas un cheveu blanc sur sa blonde crinière !

C'est donc ainsi partout, en ce monde ; jamais
On ne trouve un bonheur, sans y coudre le MAIS ;
Ce satanique MAIS que le ciel débonnaire
Devrait rayer du monde et du dictionnaire.

Poursuivons : Ce serait un espoir chimérique
De croire qu'on peut être heureux en Amérique.
L'Océan traversé sans naufrage, voguons
Vers la Terre de Feu ; craignez les Patagons,
Polyphèmes errants : craignez le cannibale
Qui pour flèche, aujourd'hui, tire un fusil à balle,
Et qui, la crosse en joue et les tendons roidis,
Narguerait Robinson et tous ses Vendredis :
Et la chauve-souris qui, sur votre figure,
Jette une nile de plomb de cinq pieds d'envorgure :
Craignez par-dessus tout le serpent assassin,
Ce noir clocher qui rampe et sonne le tocsin.
Si vous voyez un lac, un fleuve semé d'îles,
Ne prenez pas un bain, craignez les crocodiles :
Si le soleil vous cuit, ne vous abritez pas
Sous ce bois ; la panthère y cherche son repas.
Voyez-vous ce pré vert que la fleur blanche émaille.
Pour y dormir prenez une cotte de maille.
Car des insectes noirs, jaunes, bleus, rouges, verts,
Capricieux enfants du fécond univers,
Folâtrant sous vos doigts, sourds à vos clameurs vaines,
Amoureux du beau sang qui coule dans vos veines,
Ont tatoué partout à travers vos habits
Votre corps, vaste écrin de venimeux rubis.

Tels sont les agréments de tes splendides zones,
Fleuve océan, qui tient ton nom des Amazones,
Pays où le soleil ne fait point d'ombre au mur,
Où le mercure en feu saute sur Réaumur !
Et si l'on a bravé par courage ou démeuce
L'Amérique du Sud, ménagerie immense,
Cirque de la nature, ouvert sous l'équateur,
Où l'homme se débat comme un gladiateur,
Toujours quelque volcan se rallume à la ronde ;
Aujourd'hui Quito brûle, et demain Lima gronde,
Et sur quelque horizon que se portent vos yeux,
Le feu d'enfer se mêle à la flamme des cieus.

Puis, l'Espagne nous dit : Viens me voir, je suis belle,
L' amoureux voyageur me trouve peu rebelle :
J'ai de l'or sur ma tête, et des fleurs à la main ;
J'ai l'ogive moresque et le cintre romain ;
J'ai des golfes charmants où la montagne abrito
Le grand chêne et la fleur, l'arbre et la marguerite ;
J'ai des oiseaux dorés qui chantent à ravir
Dans les jasmins du Tage et du Gundalquivir ;
Et le soir, quand au ciel le soleil se dérobe,
Les yeux meurent d'amour aux franges de ma robe.
Certes, après ces vers, à toute heure, à tout âge,
Qui ne se lancerait vers un pareil voyage ?
Eh bien ! malgré ses fleurs, son ciel, ses rossignols,
L'Espagne est un pays trop rempli d'Espagnols ;
On y fait une guerre atroce de démence
Qui sans cesso finit et toujours recommence ;
On y trouve partout, sur ses pas hasardeux,
La ballo de Carlos ou d'Isabelle deux :
Arrivez-vous, à jeun, aux portes d'une ville,
L'auberge a disparu dans la guerre civile,
Sa cuisine, d'ailleurs, abhorre les repas,
C'est le seul lieu d'Espagne où le feu n'entre pas.
Traversez-vous, au pas, un bois de sycomores,
En rêvant à l'éloge, aux Goths, au Cid, aux Mores,
Un bandit pastoral, l'escopette à la main,
Comme au temps de Gilblas, vous barre le chemin :
Heureux, s'il ne veut pas, mécontent du salaire,
Vous étrangler ensuite avec son scapulaire !

Adieu donc, bello Espagne ! il faut, d'un pas léger,
Rentrer chez nous, et fuir tout pays étranger.
Allons au vrai midi des rives fortunées,
Car la neige et l'ours noir règnent aux Pyrénées ;
Bayonne et Perpignan, un peu trop à l'écart,
Pour moi, ne sont placés qu'au midi moins un quart
Salut, noble Provence ! ô toi que je révère !
Toi qui dans tes loisirs inventa le trouvère
Dont la guitare triste et le vers chevrotant
Endormaient, tous les soirs, une belle en chantant !
Entendez-vous ce vent qui déchiro la terre
Comme l'artillerie ou comme le tonnerre,
Soulève les cailloux d'un effort sans rival,
Et jette un cavalier du haut de son cheval ?
Vent massif ! il remplit le vide de l'espace ;
On croirait voir dans l'air sa forme quand il passe ;
Il semble secourir de son bras étouffant
Notre planète en deuil comme un ballon d'enfant !

C'est donc fini ! la paix est un bien chimérique !
Le bonheur n'est donné qu'aux monstres de l'Afrique ;
Oh ! puisque nous avons le malheur d'être humains,
Résignons-nous ; laissons leur poudre aux grands
chemins,
Et demandons à Dieu planant sur la nuée,
Qu'ici-bas notre peine au moins soit commuée,
Et pour vivre joyeux, mes amis, oublions
Notre dignité d'homme, et faisons-nous lions !